LAWRENCE SCOTT

BALAI DE SORCIÈRE

TRADUIT PAR CHRISTINE PAGNOULLE

MÉMOIRE D'ENCRIER

BALAI DE SORCIÈRE

Lawrence Scott

BALAI DE SORCIÈRE

Traduit de l'anglais par Christine Pagnoulle

MÉMOIRE D'ENCRIER

DU MÊME AUTEUR

TÉMOIGNAGES

Golconda. Our voices, our lives, Saint-Augustin, UTT Press, 2009.

RECUEILS DE NOUVELLES

Ballad for the New World, Londres, Heinemann Caribbean Writers Series, 1994.

Leaving by Plane, Swimming Back Underwater, Londres, Papillote Press, 2015.

ROMANS

Aelred's Sin, Londres, Allison & Busby, 1998 (Prix du Meilleur livre Commonwealth Writers' Prize pour le Canada & la Caraïbe, 1999).

Night Calypso, Londres, Allison & Busby, 2004.

Calypso de nuit, trad. Stéphane Camille, Paris, Sabine Wespieser, 2005.

Light Falling on Bamboo, Birmingham, Tindal Street Press, 2012.

Dangerous Freedom, Londres, Papillote Press, 2021.

En souvenir de maman et papa,
pour Jenny

« … l'histoire est une fiction soumise à une muse fantasque, la mémoire.
… avec le temps tout événement devient un effort de mémoire
et donc un objet d'invention.

Derek Walcott, *La muse de l'histoire*

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

MONAGAS (‘le Vieux’)
(de los Macajuelos – nom porté de génération en génération)
+ Angustia ?

- Jeanne Clara
  Celestina
  Louisa
  Cecilia
  Andresita & Ursula (jumelles)
- Clarita
  + Gaston de Lanjou
  - (enfants non connus)
- Elena
  + Georges Philippe de Lanjou
  - Ramon
    (autres enfants non connus)

..... Absence d’archives suite à une pénurie de papier et d’encre .....

Elena Elena Monagas de los Macajuelos
+ ‘ L’Anglais ’

- Margarita & Quentino (jumeaux)
- (autres non connus)
- Sou Sou
  + Ramon de Lanjou
  - Anatole et Clarita
    (qui se sont installés dans la maison de Sou Sou et Ramon ‘en ville’, parents inconnus)
  - Pablosito
  - Jeansie
    + ?
    - Pablosito
  - Clemence
    + ?
    - Lolita
  - Immaculata
    + Carlos Agostini
    - Giaconda
  - Marie Elena
    + Auguste de Boissière
    - (enfants non connus, seulement ces derniers nés :)
      - Luke
      - Gabriel
      - Leonardo
      - Paris
      - Elena Maria
      - George
      - Lavren
  - Ramon Junior
  - Cedric

..... Archives perdues dans la Diaspora .....

OUVERTURE

FUGUES, FRAGMENTS DE CONTES

Ce matin-là, il remarqua que les citronniers étaient morts. C'est ce même jour qu'il trouva les petits tas de poussière au sol, devant la lingère dans laquelle sa mère avait soigneusement rangé les souvenirs du père. Encore les charançons. Il s'en souvenait, du temps de son enfance. Maintenant qu'il était revenu, ils étaient de nouveau là. Le résultat de leur travail, le pourrissement, comme ces portes qui étaient à présent aussi fines qu'un feuillet. Il pouvait presque les transpercer du doigt, telles les fines pages d'un livre ; les ouvrait-il, c'étaient les mêmes pièces, moisies et humides. Les pluies étaient de nouveau là. Il était revenu en août. « Saison des pluies, tu reviens saison des pluies », avait dit Antoinetta, sa vieille bonne, la gouvernante de sa mère. « Alors tu reviens ? Moi je suis toujours ici, oui. Tu me trouves où tu me laisses, à m'occuper de la maison de ta mère, la maison de Madame. »

Ces matins-ci, il n'y aurait pas d'Antoinetta.

Il ne voyait quasiment personne à présent, surtout des jours comme ceux-ci, où la pluie avait martelé toute la nuit le toit

en tôle ondulée. Le ravin en contrebas de la savane devait être inondé. Il en était certain. Peut-être même que le fleuve dans la plaine avait quitté son lit et recouvert le pont. Les jeunes Indiens qui venaient toujours couper le gazon comme du vivant de son père devaient être en rade dans les villages le long de « l'ancienne route ». Pendant la saison des pluies, ils venaient les jours d'éclaircie pour tondre le gazon et freiner l'expansion sauvage des buissons d'alamanda. Jadis, ils auraient parlé hindi. « Salaam, baas, salaam. » Il entendait encore les accents ancestraux. D'autres voix disaient : *des coolies*.

Le matin où il remarqua que les citronniers étaient morts et que les charançons avaient attaqué la lingère de son père et les portes des chambres, il découvrit un vieux portfolio d'artiste tout craquelé. Il appartenait à sa tante. Il avait été rangé sous une pile de vieilles valises de sa mère. Tandis qu'il parcourait les aquarelles et les esquisses, il se disait que c'était là à la fois une découverte extraordinaire et plus qu'une coïncidence. Qu'il tombe là-dessus maintenant ! Cela devait-il faire partie de l'histoire ?

Quelle histoire ? L'histoire que je voulais raconter, pour laquelle j'étais retourné dans cette vieille maison de famille.

Je l'avais d'abord commencée de cette manière, nette, détachée, distanciée ; puis, après bien davantage dans le même style, que j'omettrai avec votre permission, cela me parut impossible. Que moi, lui – ou elle ? comment percevais-je mon alter ego ? – la maintienne à une telle distance ou dans des phrases si bien balancées, dans la prose d'un autre pays, celle qu'on nous enseignait à l'école pour écrire de belles rédactions dans nos cahiers d'exercices bleu marine avec la photo du roi sur la couverture, dans un cadre ovale, puis quand il est mort, celle de la reine… ce ne serait pas crédible. Maintenant, ni roi, ni reine, mais des ibis, des cocricos et la blessure rouge au milieu du vert de la forêt : le chaconia. Non ce ne serait pas crédible.

J'ai choisi Lavren, ou m'a-t-il choisi, ou m'a-t-elle choisi, ou nous sommes-nous choisis, ou fut-il / elle choisi(e) pour moi dans le bric-à-brac de l'histoire ? Peut-être le savez-vous.

Peut-être pouvez-vous déchiffrer, pressentir si je vous parle ici d'une tragique schizophrénie, d'un jumelage miraculeux ou *d'autre chose*, confondant et fondant çà et là mes pronoms. J'ai laissé libre cours à Lavren pour ses fragments de contes, ses fugues, ses premiers contes. J'ai laissé libre cours à sa manière de raconter l'histoire. Lavren raconte ces contes avec l'aide de sa bien-aimée Marie Elena, sa mère et muse, et avec l'aide de Joséphine, la négresse : cuisinière, gouvernante, servante, nounou, nurse, bonne à tout faire, réconfort dans l'obscurité et dans l'inertie lourde de la mi-journée. C'est elle qui parle la première.

Cric, dit-elle, enseignant à Lavren comment raconter une histoire. Pas *Il était une fois, il y a bien longtemps, dans un beau palais*, mais comme un conteur africain racontant les histoires d'Anansi l'Araignée espiègle, elle l'invite à écouter et à répondre. Cric, dit-elle.

Crac, répond-il, impatient d'entendre son histoire.

Cric, dit Lavren, devenu conteur lui-même à présent, interrompant son histoire.

Crac, vous entend répondre Lavren, car vous voulez la connaître, son histoire.

Ce n'était pas un endroit ordinaire. C'est un morceau du nouveau monde.

Où cela a commencé, l'histoire ne le dit pas. Il n'y a pas eu de grandes fanfares pour le faire savoir. L'herbe sur le bord de la route disparaissait simplement quand on arrivait à la laiterie et aux baraquements noirs en tôle ondulée de la ravine. La route asphaltée menait jusqu'à Princes Town, où les deux princes anglais avaient planté un poui jaune de part et d'autre de l'église hérétique anglicane avant d'aller souper en ville à Coblentz House puis de s'en retourner en Angleterre, où l'un d'eux mourut. « Un des pouis mourut à l'heure exacte de la mort du prince qui l'avait planté », dit Marie Elena. Elle se rendait au marché de Princes Town tous les vendredis :

pas dans un des bus bringuebalants de Princes Town, ni dans un taxi marron strié de chrome argenté conduit par un coolie, mais dans une Chevrolet décapotable que Giaconda, la fille de sa sœur Immaculata, conduisait comme une star de cinéma, foulard flottant au vent, lèvres rouge carmin, comme si elle était toujours à Philadelphie. Quand Lavren accompagnait Marie Elena, assis à ses côtés dans la Chevrolet, près de ses jambes de soie, caressant le doux rebord de sa robe de coton entre le pouce et l'index de la main droite et suçant son pouce gauche, il rêvait en regardant par la vitre mais il savait exactement quand ils longeaient le jardin secret avec la mare, les lis vénéneux et l'escalier qui ne menait nulle part mais qu'il aimait monter pour faire semblant, une fois arrivé tout en haut, qu'il voyait le monde entier.

Oui, il pourrait y avoir, à ce stade, un autre prologue, un prologue à quelque action mélodramatique sur un thème impérial. Si on racontait le conte autrement, si on empruntait un autre itinéraire, si on venait par la Boca de la Sierpe comme Colomb et ses caravelles ; ou du Nord, qui amena le vaisseau fantôme par la Bouche du Dragon où l'isthme se brise pour la quatrième fois : cette étroite épine dorsale toute cassée, ses sommets inondés de soleil et battus des vents, incrustés de forêts sauvages et d'orchidées blanches, l'archipel qui relie l'île de Kairi au continent de Bolivar.

Cric

Crac

Soyez indulgents avec lui, soyez indulgents avec Lavren, ses mots emphatiques, son amour de la géographie et la magie des noms de lieux. Il ira piller le carnaval pour écrire ses contes Carnaval. Il se déguisera : il sera homme, il sera femme. Il sera Pierrot, discourant en comparaisons, discutant en métaphores et calembours, extravagances fleuries. Il sera Robberman, le Voleur mythomane, conteur extraordinaire vous tenant en haleine dans le matin des rues de carnaval avec l'histoire de ses origines, ses voyages dans l'au-delà et les royaumes sous-marins. Lavren s'élèvera à hauteur des Moko Zombis,

en équilibre sur de longues échasses, il fera la danse du Dragon, se tordant et se tortillant comme les Djab Djabs qui frappent sur des boîtes de biscuits et entrechoquent leurs chaînes. Acceptez tout. Prenez-y votre plaisir. Cela peut vous faire rire. Cela peut vous faire pleurer.

Cric

Crac

C'est l'unique Cordillère, la chaîne du nord, les contreforts des Andes. Pour emprunter cette voie, il vous faudrait affronter les tourbillons des bras de mer, le péril de la traversée entre les îles de Monos (l'île des singes rouges où Marie Elena balançait ses pieds dans l'eau et fit un pique-nique avec Auguste) ; Gasparee, l'île des mille-pattes où Lavren fit l'amour pour la dernière fois avant de formuler son vœu de chasteté – une aberration qui dura à peine d'une confession à l'autre ; Chacachacare (l'île des lépreux et des nonnes) et Nelson, l'île de la quarantaine, où les jeunes Indiens, fils et filles de travailleurs importés sous contrat léonin, ceux qu'on appelait les gagés, mangeaient compulsivement de l'argile.

Ce n'était pas un endroit ordinaire. C'est un morceau du nouveau monde, mon nègre.

Cric

Crac

Faites attention aux remous, au vortex noir ou vert de courants qui peuvent vous emporter.

D'ici, du centre de l'île, là où disparaît l'herbe des accotements et où les pistes de gravier sont aussi ordinaires qu'un fil brun jeté parmi ces autres sommets qui, bosselés comme le dos d'un iguane vert, s'allongent en diagonale au centre de l'île ; d'ici, de la tourelle, Lavren, sur l'appui de la fenêtre à persiennes, Marie Elena derrière lui, sur son lit de mort, racontant les derniers contes avant la fin du monde pendant que les pucerons attaquent les buissons de roses du jardin d'Immaculata, en contrebas ; pendant que les charançons progressent dans leur destruction des planchers en pin ; pendant que Joséphine,

assise à la porte de la cuisine, écosse des pois-congos ; de ce point stratégique, Lavren peut écouter, écrire et raconter l'histoire du nouveau monde. D'ici, il les voit arriver avec les tonneaux de vin qu'ils avaient entassés dans les caves des maisons à pignons qui s'élèvent au cœur de ces forêts d'émail, peintes en blanc et décorées de pièces chantournées aussi inextricables que de la dentelle bretonne, brodées de grillages aussi travaillés que du crochet. D'ici il voit les quatre points cardinaux de cet endroit du nouveau monde. Il peut regarder comme un myope ou mettre sa main en visière pour se protéger les yeux de la lumière éblouissante et scruter les lointains de l'histoire. Dans le port de Moruga, il y a les bateaux de Colomb : la *Niña*, la *Pinta* et la *Santa Maria*, aussi clairs que quand son institutrice noire, Miss Redhead, chantait leur présence sous le manguier dans la cour de l'école, près des murs de l'église de Notre-Dame de Bon Secours, frappant le tableau de sa baguette de tamarinier. Il y a les vaisseaux en feu d'Apodaca, l'amiral espagnol qui saborda sa flotte pour priver l'Anglais Abercromby du butin de la reddition en 1798. Là-bas, les vaisseaux dont la panse est remplie de cargaison humaine, noire. Il y a le *Fatel Rozack* de Calcutta, tout en dhoti et capra dans le deuil de cette aube fatale. Tous entrent, par la Bouche du Serpent ou à travers les dents du Dragon, dans le Golfe de la Tristesse.

Ne saute pas les années, disent les voix à Lavren. Impatient qu'il est de relater le premier génocide, puis l'esclavage, puis le travail à gages, enfin l'autonomie et l'indépendance.

Non, mais il le faut, en arrière et en avant et maintenant, avec les anciens chroniqueurs, cartographes, cosmographes et géomorphistes (ceux qui retrouvent la trace de vestiges de l'âme des lieux, les empreintes dans le sable, les voix dans les forêts) ; avec ces autres qui ont induit Colomb le marin génois, chrétien, Grand Navigateur, à s'étonner devant la topographie, que si près de la bande de chaleur, du cercle de feu, il y ait tant de verdure, de douceur, de beauté paradisiaque, ce qui lui fit immédiatement penser

au paradis et en même temps à la douceur de Valence au mois de mars.

Ce n'était pas un endroit ordinaire. Les hurlements des perroquets déchiraient le ciel de cobalt. Oui ?

Cric

Crac

En bas les taudis de la ravine et en haut sur la colline la maison dans une palmeraie de cocotiers royaux, palanquins d'ombre – *The Governor tall tall tall, he peeping over the wall*, dit le calypso – leur panache telle la fanfare de la loi coloniale.

« Papy-yo », crient les gens.

« Papy-show », se répondent-ils à eux-mêmes, leur langue se tordant pour ridiculiser par l'ironie. Les trompettes de lis vénéneux pendent des lianes sauvages sur les samans dans la cour du club que Lavren aperçoit par la vitre de la Chevrolet en route vers Princes Town, assis près du genou de soie de Marie Elena. Ils quittent l'allée, où disparaît l'herbe des accotements.

Souvenez-vous de la maison sur la colline, de la maison à pignons sur de hauts pilotis avec des arcs en pain d'épices, de hauts balcons et de vastes vérandas. Souvenez-vous des baraquements en tôle ondulée dans la ravine, souvenez-vous de la cour du club. C'est ici que tout avait commencé. Ici dans les champs de canne qui montent de la plaine vers les collines de cacao, tout cet espace un domaine, une plantation pour exporter vers Liverpool, Cadix, Le Havre. « Du temps du Roi Cacao, compère », dans les collines qui montaient depuis les champs de feuilles acérées des cannes à sucre.

Cric

Crac

Ici, par un après-midi ensoleillé… Préparons le décor. Entrons dans cette époque, cette époque de douches et de savon Palmolive derrière les oreilles, cette époque de goûters avec de la gelée de goyave, de gros morceaux de fromage et des biscuits Crix…

Cric

Crac

… fromage, jus et Coca-Cola. Cette époque de coiffes et tabliers de lin bien repassés, cette époque qui sent encore la sieste et les feuilles d'amandiers tombant sur les haies de bougainvillées… et Joséphine, la douce Joséphine chantant et musant un air, penchée à la fenêtre de la chambre des domestiques, lissant ses cheveux avec des fers à friser qui rougissent sur le poêle, rendant ses cheveux doux et droits, éliminant les mèches crépues avec de la vaseline qu'elle frotte dans ses paumes jaunes.

« Arrange donc tes cheveux, ma fille. Tresse-les et range-les sous ta coiffe. Porte toujours ta coiffe dans la maison », ordonne Marie Elena.

Nous allons nous asseoir et écouter ici avec Lavren, en temps voulu. Son histoire, l'histoire de Joséphine, va être racontée. Joséphine va parler. Lavren la laissera parler, à cause de son amour pour ses bras couleur d'aubergine, ses seins aussi lourds et doux que des pastèques, son lait aussi sucré et réconfortant qu'une pomme juteuse, ses hanches aussi confortables que des coussins, son sourire aussi lumineux que le soleil, ses dents comme l'ivoire d'Afrique ; à cause de ces choses que Marie Elena n'aimait pas : ses cheveux vaselinés, sa voix aussi profonde que la ravine où pousse le taro, ses oreilles avec des trous noirs dans ses lobes noirs où elle accroche de l'or aussi doré que le Bénin. Sa fierté a la stature d'un Zoulou, aussi grande qu'une Ashanti. Elle fait un bruit de succion avec sa bouche d'un air de défi. Tchuip. Elle balance son postérieur dans un mépris joyeux. Il l'aime pour la manière dont elle garde sa chambre bien propre et lui permet de s'asseoir sur le lit avec la courtepointe, jardin fleuri, du tissu de chez le chinois ; il l'aime pour l'odeur de talc et d'eau de Cologne et du pipi dans le petit pot sous son lit, qu'elle verse dans la latrine derrière laquelle poussent les superbes lis blancs qu'Auguste respire quand il va faire son caca du matin.

Joséphine va parler parce qu'aucun conte ne serait un conte sans le sien, aucune fiction ne serait une fiction, aucune histoire d'homme un récit de femme sans sa parole à elle. Il n'existe

pas de mémoire sans la mémoire de Joséphine. Lavren raconte une histoire comme elle le ferait, comme les conteurs africains, comme les conteurs enchaînés sous l'éclosion des vagues de la traversée négrière, danseurs de *limbo* passant sous le feu, sous la baguette de correction, vers le nouveau monde. « Cric », dit-elle.

« Crac », répondons-nous, impatients d'entendre la vérité.

Il y a une autre voix : « Joséphine, Joséphine ». Des ordres. Elle est appelée par Marie Elena et finira par sortir de la chambre des domestiques après avoir été appelée maintes fois. Mais elle n'est pas à blâmer. Sa lenteur à répondre n'est pas la paresse de l'inertie ; c'est un retard savamment étudié que Marie Elena ne comprend pas. Marie Elena veut que tout se fasse à la minute même, elle manque de patience avec les servantes, avec les domestiques, les repasseuses, les lavandières, les hommes à tout faire, les conducteurs de carrioles, les femmes qui récurent et celles qui désherbent le jardin. Elle manque de patience avec tous ceux-là, mais par-dessus tout elle manque de patience avec Joséphine dont elle ne peut se passer un seul instant de sa vie.

Marie Elena veut avancer dans le temps, oublier, oublier ce qu'elle veut oublier, ce dont elle ne veut pas se souvenir. L'amnésie était courante dans la famille. Mais elle est aussi la conteuse d'autres contes, contes que Lavren est seul à connaître, assis près de la fenêtre à persiennes dans la tourelle, prenant note de tout afin que le nouveau monde connaisse son origine.

Cric

Crac

Joséphine se souvient. Il faut du temps pour se souvenir. Elle est attentive à ce que l'autre côté soit dit, soit entièrement rapporté. Elle ne met rien par écrit. Joséphine ne sait probablement écrire qu'à grand-peine. Elle sait écrire son prénom et lire les messages de Madame sur papier brun pour l'épicerie parce qu'elle a entendu Madame les lire à voix haute. Elle connaît des lettres. Elle raconte des histoires à Lavren.

Cric

Crac

Entrons dans ce temps-là. Entrons sur les planchers en pitchpin bien récurés dans le doux fil des pantoufles de Joséphine, à travers les chambres fraîches à hauts plafonds lattés de rayons de soleil qui percent par les persiennes. Pendant que nous traversons la salle à manger, le cliquetis de l'argenterie se prépare pour le thé, le tintement de la porcelaine annonce quatre heures et l'on entend la sirène dans la cour de la sucrerie et à ce moment précis le temps est complètement transformé lorsque Marie Elena enroule ses cheveux en chignon et pose derrière ses oreilles et le long des flûtes de son cou un soupçon d'eau de Cologne, assise face au miroir de sa coiffeuse, se préparant à descendre pour le thé.

(Souvenez-vous de la coiffeuse avec le poudrier en cristal, la boîte à incrustations d'argent pour les pinces à cheveux, le vernis de l'acajou avec une pellicule de poudre aussi rose que du sable, dans laquelle Lavren pose ses empreintes et laisse sa signature. Souvenez-vous, chers lecteurs, prenez votre temps avec cette poésie, ces fragments. Écoutez bien ces fugues, laissez-les vous pénétrer jusqu'à ce que les contes soient dits et que vous obteniez l'histoire que vous promet Lavren.)

C'est une époque de savon Palmolive, d'eau de Cologne et de Chanel n° 5. Si c'était le Carême, Marie Elena rêverait des stations du chemin de croix et des Cinq Mystères Douloureux du Rosaire, chuchotant ses *Je vous salue Marie* et ses *Pater Noster*.

Le temps titube de chaleur et on peut oublier en une amnésie de senteurs.

Donc, on n'arrose pas les plantes dans le soleil. Les crotons et les hibiscus sont lourds et verts. Les têtes des crêtes-de-coq dodelinent. Il règne un silence absolu quand la sirène de la cour de l'usine s'arrête. On sort Lavren de son berceau. Il est fripé, humide et se frotte le visage, la tête par-dessus l'épaule de Joséphine. Entrons dans ce temps-là. Ses pleurs peuvent déchirer l'après-midi et il peut étirer son corps blanc en un arc

épileptique, dans son désir pour Marie Elena, emporté dans les bras noirs de Joséphine.

Cric

Crac

Ici par un après-midi ensoleillé, c'est ici que tout avait commencé. La remémoration.

Entrons dans cette idylle, cette époque coloniale en sépia, tachetée par les ans et les produits chimiques des débuts de la photographie. L'après-midi ensoleillé dont il est question ici ressemblait à bien d'autres après-midi ensoleillés dans la routine des servantes et des enfants qui leur étaient confiés. Cet après-midi ensoleillé vit défiler, vers les allées depuis les bungalows, la procession de négresses en tablier bien repassé et coiffe empesée, qui appelaient généralement l'enfant qu'elles gardaient Monsieur ou Mademoiselle en présence de leur Madame mais les appelaient petit potelé, bébé joufflu ou mon bébé blanc, « Le petit blond, hein ? » quand elles se retrouvaient seules, et vantaient aux autres servantes la beauté du bébé de Madame tout en pleurant la perte du leur. C'est l'époque où vous entendez le crissement du gravier lorsque l'on pousse les landaus vers la route, au-delà des allées, gonflant la procession, la promenade des enfants après le goûter. Dans les vérandas vous apercevez les mères, les Madames, leur faisant signe au revoir, en pleine confiance de les savoir dans les bras aimants des Joséphine, Olga, Gertrude, Thérèse, Sybille, Ernestine, Alma, Antoinetta… une litanie de servitudes. Priez pour nous.

Cric

Crac

Oh, pour les grand-mères noires qui restent à la maison pour garder les filles de leurs filles et les fils de leurs filles… ces fils… Cric

Crac

Où sont les pères ? Cric

Crac

Souvenez-vous de la cour du club, où les lis-trompettes vénéneux pendent des samans au-dessus de l'allée. Postez-vous

dans la véranda verte du club avec ses sièges en rotin et dirigez vos regards vers les courts de tennis en brique pilée – pic poc, pic poc – où Elena Maria, la fille de Marie Elena, joue au tennis en jupette de coton à rebord festonné, toute de blanc vêtue avec des volants en broderie anglaise en dessous, miroitant comme le dos d'une vague quand elle saute et sert. Ses jambes brunes sont douces et longues. M. de Lisle, chimiste en chef de la sucrerie, est debout dans la véranda, hypnotisé, et Lavren, depuis son appui de fenêtre, pose les yeux sur lui puis sur elle. C'était la distraction qui occupait les pensées de M. de Lisle sur son chemin vers le terrain de golf, protagoniste innocent dans ces événements, rien qu'une peccadille, un péché véniel dans la trame des choses à venir : passées, présentes et futures.

Cric

Crac

Ils lancent leur première balle, M. de Lisle embrassant par l'imagination les pieds d'Elena Maria. L'après-midi était empli du bruit des lourds sacs de golf qui ricochent sur le dos des petits porteurs indiens aux pieds nus. C'était là le décor idyllique. C'était cet après-midi ensoleillé de 1944, Lavren à peine âgé d'un an. Hiroshima, Nagasaki font partie de l'avenir, aucune fleur aussi grande n'a encore fleuri… *Rum and Coca-Cola… working for the Yankee dollar*.

C'était dans ce genre de décor, ce genre d'idylle coloniale avec servantes en tablier blanc et coiffe empesée, que le Saint-Esprit, troisième personne du Dieu trinitaire, descendit du ciel pour accomplir la volonté de Dieu par l'intermédiaire de M. de Lisle.

Cric

Crac

Le Saint-Esprit plane au-dessus des baraquements, derrière l'écran de casuarinas, au bout des ornières dans la piste en gravier – de la boue plus que du gravier – qui offrait un toit, non, un carcan, des chaînes, à des familles entières confinées dans une seule pièce mal éclairée, si bien qu'un bébé aussi petit que Lavren pouvait renverser un récipient plein d'eau bouillante

sur son ventre et en garder la cicatrice toute sa vie ; et si vous viviez dans l'une des maisons à pignons là-haut sur la colline avec les grandes vérandas et les hauts plafonds, bien au-dessus de tout cela, bien au-dessus du trou noir de Calcutta, des champs de l'Uttar Pradesh dans le nouveau monde, vous ne vous seriez rendu compte de rien. À la rigueur vous auriez entendu un hurlement terrible et, n'en connaissant pas la cause, vous l'auriez catalogué comme un bruit ridicule. Puis Marie Elena ou Auguste demanderait éventuellement à Joséphine : « C'est quoi ce bruit ? Ferme donc la fenêtre. » Qu'arrivait-il à cet enfant ? Quelle vision du monde se formait en lui ?

Cric

Crac

Il y eut un tel hurlement, une telle cicatrice. Les gens rêvaient dans la pénombre des baraquements, dans les villages éclairés au kérosène, rêvaient de l'heure où le soleil impérial se coucherait. Cet après-midi-là, un jeune enfant indien s'aventura au-delà de l'écran de casuarinas et s'arrêta à l'endroit où disparaît l'herbe des accotements ; il écarquilla les yeux devant les bonnes avec leurs enfants blancs ; il écarquilla les yeux devant Lavren assis bien droit dans son landau, sous son béguin et dans ses dentelles, tout brodé, dans le béguin et les dentelles de ses ancêtres, calé par des oreillers et faisant plaisir à voir, si potelé et plein de santé. Le jeune Indien des champs du Bengale derrière l'écran des casuarinas écarquilla les yeux, les mains posées sur son ventre qui était aussi blanc qu'un asticot, à nu comme un poisson blanc cru, à nu comme la douleur, aucune douleur comme ce corps. Quel délire dans sa tête quand l'eau bouillante s'est renversée sur son ventre dans la pénombre du baraquement ?

Cric

Crac

Le Saint-Esprit planait.

M. de Lisle frappe la balle. Elle trouve sa trajectoire prédestinée. Elle est guidée par le Saint-Esprit, qui accompagne son vol rapide de colombes blanches et d'un alléluia d'aigrettes

dont les ombres effleurent le fairway du green n° 9. Elle évite tous les obstacles – plonger dans les branches de saman, se faire arrêter par un rebord ou un bunker, se perdre dans le rough. *Veni Sancte Spiritu*… elle quitte le green et rebondit vers les bords où l'herbe avait simplement disparu, le long de la piste de graviers où se trouve le landau de Lavren, Joséphine assise à ses côtés. La balle heurte le landau. BLAND' BALANG, comme un steel band. Ricoche. Trouve sous la tête bonnetée du bébé ce lieu consacré, entrepôt de mémoire, fragile encore du traumatisme de la naissance, miraculeusement protégé du coup mortel par le Saint-Esprit. L'impact de la balle, guidée par le Saint-Esprit et les pensées passionnées et illicites de M. de Lisle qui rêve de caresser et d'embrasser les petits pieds d'Elena Maria, frappe le crâne, secoue et réveille la mémoire du dernier des Monagas de los Macajuelos dont le regard était à cet instant précis enfermé dans les yeux d'un enfant indien maculé du jaune de la malnutrition. Par cette coïncidence, pendant que les joueurs de tennis continuent leur match, que les golfeurs continuent leur promenade et qu'Auguste et Marie Elena continuent à mâcher du fromage, de la gelée de goyave et des biscuits Crix en sirotant leur thé, Lavren commence à se souvenir.

Cric

Crac

Lavren plongea dans les trous noirs de ces yeux, noirs du trou noir de Calcutta maculé du jaune de la malnutrition. Il pénétra dans le ventre blanc brûlé de la douleur de l'histoire. Il entra par cette douleur dans une nouvelle vision de l'histoire. Il entra dans une mer de vert et de jaune, cuivrée, envasée des débris charriés par l'Orénoque, dont la bouche était remplie de naufrages, festonnée de squelettes, le trésor de cette immense folie de croix et d'épée dont la graine fut semée à Gênes. Des orbites vides de crânes incrustés d'algues sortaient de longues processions, accomplissant la liturgie de la Fête-Dieu, la messe de Pâques aux cierges rallumés. Se dégageant d'un crâne, Las Casas arrivait à la nage, portant les Amérindiens,

accueillant des esclaves noirs sortis du ventre des vaisseaux et les baptisant. Les algues étaient tachées du sang du Christ et les Amérindiens avaient la bouche farcie du pain et du poisson des évangiles, pendant que les archevêques et les nonnes copulaient dans les confessionnaux sur l'air du *Salve Regina*.

Cric

Crac

Dans les bouillonnements de l'eau, Lavren semblait sans corps, mais si son âme à cet instant avait voulu se manifester, elle n'aurait pu le faire de manière plus belle ni plus merveilleuse. C'était le corps d'un jeune garçon pas encore un homme, le corps d'une jeune fille pas encore une femme. C'était un corps connu de la mythologie seule, des panthéons de dieux, un lieu de déesses et de nymphes dans un carnaval d'accouplements. Elle / il était né(e) hermaphrodite dans les eaux du nouveau monde, un jeune garçon qu'on aurait pu prendre pour une fille. Hermaphrodite, avec les seins d'une jeune fille, qu'on aurait pu prendre pour un garçon, avec un pénis et une fente entre les jambes dans la demi-lumière de la mer cuivrée remplie des rêves de l'El Dorado. Elle / il lévitait entre deux mondes. Elle / il oscillait entre deux genres. Elle / il tremblait entre amours et désirs. Elle / il était pigmenté(e) entre les races. Elle / il étira son jeune corps entre les continents et se mit autour du cou cet archipel. Nageant parmi ces visions, Lavren se sentait aussi bien que lorsqu'elle / il était accroché(e) dans la poche des eaux sous le cœur de Marie Elena, ou dans les bras noirs de Joséphine, bercé(e) sur ses genoux dans la cuisine, attentif(ve) à ses paroles, « Laisse-moi te raconter une histoire vraie ».

Cric

Crac

Là il trouva des cartes, des cartes inconnues de Kairi. Il déchiffra des hiéroglyphes écrits dans le corail et gratta des enclos à esclaves granulés de bernacles. Il ouvrit des poitrines pendant qu'il écoutait les battements du cœur de Marie Elena et l'entendait raconter ses contes. Là il trouva les contes

Carnaval qui racontaient le passé, le présent et l'avenir, desquels cette ouverture contient des fragments et des fugues.

Cric
Crac
le dos y s'casse
le macaque
pour un bout de
pomme-araque

I

LES MAISONS DE KAIRI

LES CONTES CARNAVAL
DE
LAVREN MONAGAS DE LOS MACAJUELOS

LE CONTE DE LA PREMIÈRE MAISON

Lavren fit surface dans le premier de ses contes, loin au large, là où s'encalminaient les caravelles. À leurs coques s'accrochaient les algues des Sargasses qui capturaient les dauphins égarés. De gros poissons se débattaient, ou flottaient ventre en l'air, pourrissant au soleil. Les baleines ne pouvaient plonger à cause de la vase. Les voiles pendaient mollement faute de vent pour les gonfler et tendre le gréement. Lavren remonta respirer dans l'immobilité étouffante du pont supérieur parmi un équipage bigarré, un équipage du vieux monde : des prisonniers libérés de leurs geôles et prisons. La pauvreté avait embarqué dans les ports de Cadiz, Le Havre ou Londres, pour partir faire fortune. Des prêtres avaient abandonné leur monastère du vieux monde pour devenir des saints en convertissant les sauvages et étendant ainsi le manteau de Notre Saint Mère l'Église, par la croix et l'épée. Le noblion fringant, nez en l'air pour déceler le vent et éviter la puanteur des ponts inférieurs, était parti pour une saison d'aventure. Il vit, il entendit ceux-là, ceux-ci et d'autres encore : des boucaniers, des pirates, des conquistadors, des aventuriers à la recherche d'un nouveau monde, attirés par des contes d'El Dorado, qui pour certains signifiait le paradis sur

terre, pour d'autres de l'or dans leurs poches et goussets, les cales des navires et les coffres de royaumes du vieux monde. Pour le poète, c'était des mots pour séduire une reine. Lavren s'approcha d'un rêveur, la tête appuyée sur la poitrine velue de son compagnon et prêta l'oreille au conteur itinérant, magicien de l'avenir. « Écoutez-moi celle-ci, les gars ! »

Ils se rassemblaient dans l'obscurité, sous les étoiles qui pendaient d'un firmament noir. Ils cherchaient les repères, la forme des dieux. Il fallait que le vent se lève pour les mener au point indiqué sur les cartes nouvelles. Lavren se blottit près de Gaston de Lanjou. Il changera bientôt de nom, mené par son imagination libérée par les paroles du conteur. « Et écoutez-moi cette autre, les gars ! »

Le vent se lève, crie le marin à la poupe, cordes et gréement s'émeuvent ; un souffle et les voiles claquent. Interrompu, le conte de la plus belle fille au monde, qui les attendait au port suivant. « Le vent se lève ! Larguez les voiles ! » L'équipage bigarré, tels des singes, s'empresse et s'élance dans les cordages pour laisser les voiles se gonfler au vent qui les mènerait au nouveau monde. Le navire s'ébranle, s'arrache aux algues de la grande Mer des Sargasses.

Lavren suivit Gaston tandis qu'il réalisait l'avenir du conte.

Ils débarquèrent à Margarita, l'île des perles, où Gaston acheta sa collection de perles aussi blanches qu'amandes épluchées, pêchées pour lui dans une mer encore nommée Mar Dulce, qui serait appelée plus tard le Golfe de la Tristesse. Muni de ces lunes, Gaston s'en fut à la recherche de la plus belle fille du monde dont parlait le conte.

Lavren commence par le rêve d'Éden, là où il commença pour Gaston de Lanjou et Clarita Monagas de los Macajuelos dans le parloir du couvent d'Aracataca sur les savanes de Monagas sur le continent Bolivar. Alors qu'il commence, les nonnes entonnent la musique qu'il préfère, dans le mode de Saint Grégoire, *Salve Regina, Mater Misericordia…* pour ceux qui vivent dans cette vallée de larmes.

Quand Gaston arriva de Margarita avec sa dot de perles, Clarita était déjà au Couvent du Cœur Immaculé de Marie des Sœurs de Cluny. Son père, le vieux Monagas, l'y avait placée en cadeau pour Dieu en retour de faveurs que lui avait dispensées le curé de la paroisse, le Père Rosario ; des indulgences, des jours en moins au purgatoire, ou une place au ciel, au pied des archanges. Qui sait ? Elle n'était pas encore novice, mais postulante, cependant les règles de la clôture monastique s'appliquaient bien à elle, notamment celle qui interdisait qu'un homme vienne la voir dans l'enceinte du couvent sans une dérogation spéciale de l'archevêque de Margarita qu'il fallait solliciter par l'intermédiaire du curé d'Aracataca, sur recommandation de la Mère Supérieure. La dérogation devait, de plus, avoir reçu le sceau papal. Aussi, considérant le temps que prenaient les traversées transatlantiques et les difficultés inestimables à obtenir une audience au Vatican, il aurait été impossible à Gaston de pénétrer légitimement dans le couvent. « Nul ne peut brider son désir aussi longtemps, disait le vieux Monagas. Mais pourquoi Clarita ? » Ni lui ni sa femme Angustia ne pouvaient comprendre cette obsession pour la seule de leurs filles qui était au couvent pour devenir l'épouse du Christ.

« Pourquoi Clarita ? », implorait Angustia.

« J'ai d'autres filles, disait le vieux, Jeanne Clara, Celestina, Luisa, Cecilia. Mais elle restera une enfant à jamais. Il y a aussi Andresita et sa jumelle Ursula. Il y a Elena, mais elle est encore trop jeune, et aussi trois bébés. Je les garde pour vos frères qui viendront un jour m'apporter des sacs de perles, je le sais. » Le vieux Monagas riait, mais pas Gaston. Il se souvenait de la description qu'avait faite le conteur de Clarita, sur le navire qui passait du vieux monde au nouveau.

« Un marin sur le navire de ma traversée m'a raconté qu'il y avait un vieil homme dans la ville Aracataca sur ces savanes poussiéreuses dont la fille était si belle qu'il l'avait enfermée dans un couvent, sinon ses propres frères, les oncles de l'infortunée, l'auraient violée, et même son père avait été tenté de la toucher là où c'était le plus émoustillant. » Gaston lança

un regard de connivence au vieux, qui se retourna pour vérifier que sa femme et ses filles n'avaient pas entendu.

« Mon garçon, qu'est-ce donc que tu veux ? Et tu apportes de bien belles perles, oui ? »

Mais Gaston poursuivit l'histoire qu'il avait entendue au large, sous la lune, dans la solitude de l'océan. « Là où c'était le plus émoustillant, répéta-t-il. C'est ce que nous avons entendu, nous marins, et c'est seulement quand le vieux l'a confiée au curé, le Père Rosario, qu'ils ont conçu l'idée de la placer au couvent. Ils diraient que c'était en échange de faveurs, pour une prière exaucée, qu'elle était offerte en épouse au Christ. » Gaston continuait le conte tandis que le vieux Monagas palpait les plus belles perles de Margarita que Gaston avait sorties d'un gousset de cuir et placées sur la rambarde de la véranda. Il s'étonnait que l'histoire rapportée par ce jeune homme soit déjà devenue légende, conte à raconter par les nuits noires et solitaires par marins et voyageurs cherchant à combler l'aspiration de leurs rêves et la passion de leur sommeil.

Le vieux Monagas murmura « Chut », un doigt sur la bouche, s'assurant qu'aucune de ses petites filles ne s'était approchée pour écouter les grands. Mais Gaston continuait l'histoire du marin tout en plaçant encore plus de perles sur la rambarde pour tenter le vieux avec ces ombres de lune.

Normalement, le vieux Monagas aurait dû fournir des dots pour toutes ses filles, mais comme c'était le nouveau monde, et qu'il avait fait courir la rumeur de leur beauté incomparable, c'étaient les prétendants qui devaient amener la dot, et ce devait toujours être des perles. Ils arrivaient l'un après l'autre : Gaston, et son frère dans son sillage. « Si tu la veux pour épouse, tu dois porter mon nom et le perpétuer jusqu'à la fin du monde. »

Gaston ne prêta pas attention aux plans du vieux. « Tout le monde savait que ce n'était pas parce que Clarita était particulièrement pieuse. Sa mère avait pleuré et vous avait insulté, vieillard, mais le prêtre avait apaisé la mère éplorée et lui avait rappelé son devoir envers son époux. Niez-vous cette histoire

entendue dans la Mer des Sargasses quand nos navires étaient encalminés sous le soleil brûlant le jour et dans les vents froids de la nuit ? Cette histoire que j'ai entendue sous les étoiles en m'endormant sur la poitrine velue de mon compagnon ? La niez-vous, vieillard ? (Gaston se pencha pour remettre les perles dans son gousset.) Il me faut voir Clarita. Le conteur a dit qu'elle s'appelait Clarita. »

« Chut, garçon, que dis-tu là ? Veux-tu que brûlent les oreilles du prêtre qui a entendu ma confession ? » Le vieux Monagas arrêta la main du marin qui avait commencé à éclipser les lunes dans ses doigts.

« Où est ce prêtre parfumé ? » Gaston avait pensé à ce Père Rosario, qu'il avait déjà rencontré et qui sentait l'eau de rose qu'il se mettait sur les mains et le visage avant la messe du matin, pour ensorceler les femmes de la paroisse.

« Chut. » Le vieux Monagas se rendait compte que ce jeune homme connaissait la vérité mais que son obsession était telle qu'il était disposé à lui donner les perles les plus parfaites pour avoir sa fille alors qu'il aurait pu le faire chanter. Il en était sidéré.

Mais Gaston poursuivait. Il ne se satisferait que de Clarita, la plus belle, en dépit de la vilaine rumeur qui voulait que le Père Rosario l'eût fait enfermer pour que, quand l'archevêque viendrait les jours de communion solennelle, il trouve de quoi compenser le voyage éprouvant. Le jeune Gaston était même un peu flatté que l'hymen de Clarita ait été brisé par le doigt chargé de bagues d'un archevêque. Cric

Crac – cela brisait le cœur de Gaston, ce conte, cela brisait le cœur de Lavren – le dos y s'casse

le macaque
pour un bout de
pomme-araque…

Or, c'est là, Lavren le sait, le genre de commentaire que désapprouverait Marie Elena, sa mère et sa muse. Il est heureux qu'elle se soit assoupie dans l'éternité et ne verra sans doute

jamais l'histoire véridique de la grande famille pythonesque des Monagas de los Macajuelos. Cela lui briserait le cœur. Pourtant elle aime les belles histoires.

Une fois que Lavren trébuche sur les mots de Marie Elena, la langue et les paroles de l'Esprit Saint, nul ne sait où vont aller l'histoire et le conte de Clarita, la plus belle fille du nouveau monde, annonciatrice des reines de carnaval, risque de ne jamais être raconté.

Ah, elle s'est assoupie et Joséphine apporte un bol de consommé de poule dans la chambre à la fenêtre à persiennes qui donne sur le Golfe de la Tristesse où se tient Lavren, parfois sur l'appui de fenêtre, parfois au pied du lit, ça dépend de la lumière. Le court-bouillon fera du bien à sa digestion et apaisera ces mètres d'intestins dans ses entrailles. Si elle se réveille, elle pourra boire le consommé de poule pour prévenir toute indigestion et lui permettre de continuer à raconter des histoires.

Les digressions sont de nouveau à la mode ; la prévarication dans l'approche de la vérité, au cas où il y aurait une vérité. Mais ce n'est pas pour ça que Lavren y a recours. Il n'est pas un écrivain à la mode, juste un enfant du nouveau monde : éduqué dans une parodie de culture britannique ; un abonné aux examens ratés ; un spécialiste de la remise à plus tard ; un doux rêveur qui aurait aimé danser sur les scènes du monde, Diaghilev créole ; être prince d'Elseneur ; Puck de la forêt anglaise ; Cesario aux pieds de son Orsino ; Oberon et Titania, deux têtes du même rêve avec leur lutin ; Ganymède, qui est Rosalinde déguisée pour mieux courtiser et se faire courtiser sous son déguisement ; un enfant créole d'une maison créole ; l'enfant d'un père silencieux et d'une mère bavarde qui racontait trop de contes. Mais tout devra être raconté en temps et en heure, quand il sera possible d'abandonner les allusions et que les indices seront élucidés et que Lavren apparaîtra dans toutes ses contradictions, lévitant entre les genres, entre les races. Ces digressions ont plus à voir avec l'indigestion de Marie Elena qu'avec une recherche littéraire pour charmer

ou dérouter les critiques à la fin du vingtième siècle. Un petit nègre bois égaré dans l'en-ville ne se le permettrait pas. Un gamin créole des arrière-cours et arrière-bans de grands empires, vous pensez, il ne pouvait qu'espérer imiter les grands maîtres de la seule chose qu'ils nous ont laissée, la langue. Mais avec ça, on va les faire aller fous, se dit Lavren.

Il aurait voulu, pu être bien d'autres choses encore : un pape à triple tiare, un saint, un martyr lacéré et crucifié la tête en bas, Saint Laurent sur son gril *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur…*

« Amen », fit Marie Elena dans un hoquet, s'étranglant sur son consommé de poule. Un rappel pour Lavren : il doit éviter cette tendance à digresser. Il doit en revenir au conte de l'histoire.

Entre-temps, la détermination de Gaston avait été ébranlée la veille et il avait presque changé d'avis quand il avait vu Isabella, la jeune sœur de Clarita, dix printemps, en train de jouer avec une servante amérindienne dans la cour devant la véranda où il devisait avec le vieux Monagas. Celui-ci perçut l'éclat dans son regard à la vue de la beauté et de l'innocence de l'enfant. En fait c'était ce qui l'avait amené à penser que finalement il valait mieux que Gaston se rende au couvent le lendemain matin. Il frappa dans ses mains et dit : « Elle est trop jeune, mon garçon », et puis « Les enfants, allez jouer ailleurs ». La vision, qui un instant avait éclipsé la beauté de Clarita, se dissipa en jeux d'enfants et Gaston retourna à son obsession pour Clarita, exactement ce que souhaitait le vieux Monagas. Isabella était trop jeune.

Maman pleura toute la nuit dans la chambre entourée de ses filles : « Mes enfants, mes enfants, est-ce là votre destin, si brutalement éveillées et si vite sevrées pour la concupiscence des hommes ? » Sa voix avait toujours été celle de la lamentation. Angustia, son nom a survécu, victime d'un mal que tous les Monagas ont dans les jambes. On dit que c'est parce qu'elle avait passé tant de temps debout tous les soirs à guetter

l'horizon à la recherche de ses filles disparues. Lavren ne doit pas aller trop vite.

Lorsque Gaston arriva au couvent, il avait encore dans l'oreille l'écho de la mère de Clarita en train de se lamenter. Il lui rappelait, tout jeune qu'il fût, que dans sa joie, il y avait la douleur d'une autre. « Je donnerai le ciel à votre fille », avait-il dit à la vieille dame, puis il avait sorti de sa tête la voix de la vieille et avait fixé du regard la prison du couvent, car c'est ainsi qu'il lui apparaissait : ce jardin clos, ce cloître, qui faisaient semblant d'être le jardin d'Éden ou un coin de paradis. La Sœur Portière ne voulait pas le laisser entrer. Elle jeta un œil par le judas et dit :

« La Mère Supérieure n'a pas accordé sa permission ni le Saint Père à Rome. Alors, du balai, jeune homme. »

Gaston fit un tel raffut à marteler la porte et crier « Clarita, Clarita » qu'elles l'autorisèrent finalement à entrer au parloir, en répétant qu'il ne disposait pas de l'édit officiel de Rome muni du sceau pontifical, qui l'autoriserait à pénétrer dans l'enclos des nonnes et à voir Clarita dans le jardin où un jet d'eau jaillissait parmi les bougainvillées et les frangipaniers. Il continua à faire du raffut comme un sale gamin : « Clarita, Clarita ». Sa mère lui avait raconté qu'il se roulait par terre en lançant des coups de pied pour avoir ce qu'il voulait et qu'elle finissait toujours par céder. Un jour il avait même fait caca dans sa culotte. Gaston savait qu'il parviendrait à ses fins et se remit à frapper à la porte. Et puis il se fit étrangement silencieux, et ce silence réussit encore mieux à terroriser les nonnes. Il appelait encore par intermittence, d'une voix éplorée : « Clarita ! », et les pauvres postulantes qui récuraient le corridor en renversèrent leurs seaux en s'encourant vers la souillarde.

« *Diabolus !* », hurlaient-elles, leurs lectures sur le Prince des Ténèbres marquant leur imagination.

Gaston passa le plus clair de la journée à arpenter le parloir dont les murs étaient ornés de fresques montrant la Vierge Marie dans l'ombre du Saint-Esprit. Elles avaient été peintes

par une des nonnes, célèbre pour ses calligraphies en lettres d'or et son travail d'enluminure. Elle avait écrit les mots *Maria, integra et casta* sans tache et intacte.

Même après un repas de légumes que les nonnes lui avaient préparé avec des herbes et des épices du jardin, Gaston ne voulait pas se calmer et jura qu'il passerait la nuit sur le sol du parloir. « Je m'enracinerai dans le sol et grandirai comme une vigne sur vos murs jusqu'à ce que je voie le visage de la plus belle fille du monde. Clarita ! » Le nom de la plus belle fille du monde résonnait sous les voûtes du cloître.

Après les complies, quand les nonnes, dans l'obscurité de leur chœur, priaient d'être délivrée de ce *diabolus*, tel un lion rugissant en quête de sa proie, la Mère Supérieure ouvrit la grille et s'adressa au jeune homme impétueux qui était venu du vieux monde et avait entendu sur l'océan des histoires de la plus belle fille. « Cette enfant que vous réclamez, jeune homme, a été offerte en épousailles à Jésus Christ, mais comme vous êtes venu de si loin et insistez avec tant de détermination, je vous laisserai apercevoir le paradis, mais après vous devrez quitter notre ville d'Aracataca et poursuivre vos voyages. Et vous ne devez pas faire tant de bruit, jeune homme. Revenez demain matin. » La Mère supérieure parlait avec la sagesse que l'on trouve souvent chez des femmes qui ont vécu longtemps sans homme. Pourtant elle n'était pas sûre que Gaston acceptât de revenir le lendemain, apercevoir le paradis et s'en aller. Elle l'admonesta à nouveau pour sa façon de se comporter, puis lui dit que le lendemain après les laudes il pourrait voir Clarita par la grille.

Gaston s'en fut par la ville, d'excellente humeur, persuadé qu'il avait gagné la première manche. Il prit du bon temps dans une hacienda des environs avec une servante nommée Cigale à cause de sa voix haut perchée, comme une cigale qui appelle la pluie.

Marie Elena fronçait les sourcils à ce moment de l'histoire quand elle admettait que Cigale était à demi amérindienne

et à demi espagnole. « Métisse, mulâtre », disait-elle, en se tapotant le poignet pour indiquer qu'elle parlait de la couleur de la peau de la fille. On dit que c'était devenu une telle habitude chez elle que nul n'y prêta attention lorsqu'elle se tapota le poignet sur son lit de mort ; sa famille agenouillée autour du lit pensait qu'elle hallucinait ou divaguait, laissant s'exprimer l'obsession dévorante des Monagas, la couleur de leur peau et de la peau des noirs, des jaunes, des Indiens. Les gens étaient la couleur de leur peau sauf s'ils étaient prêtres ; là ils n'avaient pas de compte à rendre.

Il y en a encore certains qui exigent des comptes de tout le monde, prêtres ou laïques : à leurs yeux tout ce qui n'est pas un Monagas ou n'a pas de particule est rejeté dans les ténèbres extérieures et les vérandas résonnent de commentaires comme « Un foutu nègre de mes deux, un sale coolie. Ressers-nous du punch, veux-tu. » C'était à la fin des temps, conté dans le dernier des contes quand les vérandas vacillaient sur leur pilotis corrompus par les charançons et l'histoire. Lavren doit résister à l'avenir.

En fait, Lavren, qui était sensible aux moindres variations dans les gestes et humeurs de sa muse et mère, se rendit compte qu'elle indiquait l'heure de sa mort. Le geste était celui communément utilisé pour désigner une montre-bracelet qu'elle n'avait jamais possédée, sa montre au bout d'une chaînette en or étant accrochée à sa robe comme une broche ; mais ses actes avaient toujours eu quelque chose d'ambigu. Elle voulait dire qu'elle mourrait à l'heure de l'Angélus. Il savait que Marie Elena, se sachant proche de la mort, avait demandé pardon à son Dieu pour le monde entier, pour la découverte du nouveau monde, pour la conquête, pour l'extermination des Amérindiens, pour la traite des esclaves africains et pour les Indiens gagés. Il était fier d'elle. Elle souriait en mourant parce qu'elle savait qu'il savait. Évidemment Marie Elena surprit tout le monde à l'heure de sa mort et fit ce que personne n'attendait, ou au contraire la chose la plus prévisible, selon que vous la connaissiez bien ou non.

Lavren ne doit pas sauter ainsi comme un saumon vers sa mort, en fécondant ses perles. Il doit résister à l'avenir et revenir au couvent d'Aracataca.

Gaston arriva le lendemain matin à l'aube. Il était tout ragaillardi par sa nuit avec Cigale, et elle lui avait apporté des vêtements propres et un bol de café. Tous les petits enfants qui faisaient des courses pour leur mère négligèrent leur devoir et suivirent Gaston jusqu'au couvent. Ils sautillaient autour de lui en le traitant de voleur de perles et de ravisseur de nonne. D'abord, il n'y fit pas attention, et puis il interpella un petit garçon et une petite fille qui semblaient plus frêles et traînaient derrière la foule.

« Allez m'acheter une douzaine de boules de tamarin. » Il leur donna de l'argent et ils furent bientôt de retour avec les friandises. Il leur laissa la monnaie. « Maintenant, allez chercher ce dont vous avez le plus envie. » Les autres enfants le poursuivirent de leurs quolibets jusqu'à la porte du couvent.

La Sœur Portière montra à nouveau son visage au judas. Quand elle le vit, elle lui ouvrit à contrecœur la porte du parloir. Elle dispersa les enfants. « Du vent, petits diablotins, sales gamins. » Elle se signa, persuadée que Gaston était le diable en personne. Marie Elena disait souvent de quelqu'un qu'elle n'aimait pas : « C'est le diable en personne. » Lavren se sert de ses mots, mais doit se garder des digressions.

Clarita, n'étant encore qu'une postulante, se montra dans une simple robe en coton, sans scapulaire. Elle avait sur la tête un voile assez court qui ne lui couvrait pas le front de sorte que des mèches de cheveux noirs s'échappaient du lin blanc. Elle était agenouillée, les bras enfoncés dans les manches et posés sur sa poitrine bandée. Elle baissait la tête et le regard, mais ses yeux étaient ouverts. Elle murmurait son rosaire en égrenant son chapelet dans les plis des manches. « *Ave Maria, gratia plena…* »

Il faut se rappeler que cette Clarita, dont on disait qu'elle était la plus belle fille du nouveau monde et le modèle

de futures reines de carnaval, n'était pas là de son plein gré. Elle était le cadeau de son père au Père Rosario, à préserver par les nonnes, qui pourrait selon la rumeur servir de consolation à l'Archevêque lors de ses visites, un détail qu'omettait Marie Elena, qui faillit à nouveau s'étrangler sur son consommé de poule.

Une jeune nonne était debout derrière Clarita, portant l'habit complet des Sœurs de Cluny. C'était la Sœur Luke, l'ange gardien de Clarita, qui devait l'initier au fonctionnement du couvent. Elle était très grande et dans sa jeunesse les gens vantaient son intelligence à l'instar de la beauté de Clarita. On disait qu'elle avait eu une magnifique chevelure auburn, qui sans doute n'était plus qu'éteule lui couvrant à peine le crâne. Elle avait une mémoire encyclopédique, un véritable index d'auteurs et de manuscrits en théologie et philosophie, tant sacrée que profane, qu'elle pouvait commenter au détour de n'importe quel chapelet. « En 1022, Boniface de Turin termina son manuscrit sur l'hérésie » et très vite son auditoire était perdu dans son érudition. Elle pouvait donner les dates des premiers manuscrits des pères de l'Église et des moines du désert. Elle s'était spécialisée dans la théologie de l'Immaculée Conception, les différents diamètres de l'hymen de la Vierge Marie et avait rédigé un traité intitulé « La preuve de l'hymen impénétrable ». Sœur Luke n'était guère jolie, mais son haut front dégagé par la contrainte de la coiffe et du voile, irradiait une sorte de beauté qui reflétait une spiritualité éclairée, mais pas du tout le plaisir sensuel qui rayonnait sur le visage de Clarita et se lovait sur ses lèvres charnues. Mais quelque part dans cette grande carcasse, couronnée de chaumes auburn, brûlait un désir insatiable. Serait-elle capable de résister à Gaston, sans parler de défendre Clarita de la séduction du Prince des Ténèbres, comme l'appelaient les postulantes et les novices quand elles commentaient ce qui se passait dans le parloir ?

La Mère Supérieure espérait que la sévérité de Sœur Luke dissuaderait Gaston de son projet de dérober Clarita au couvent